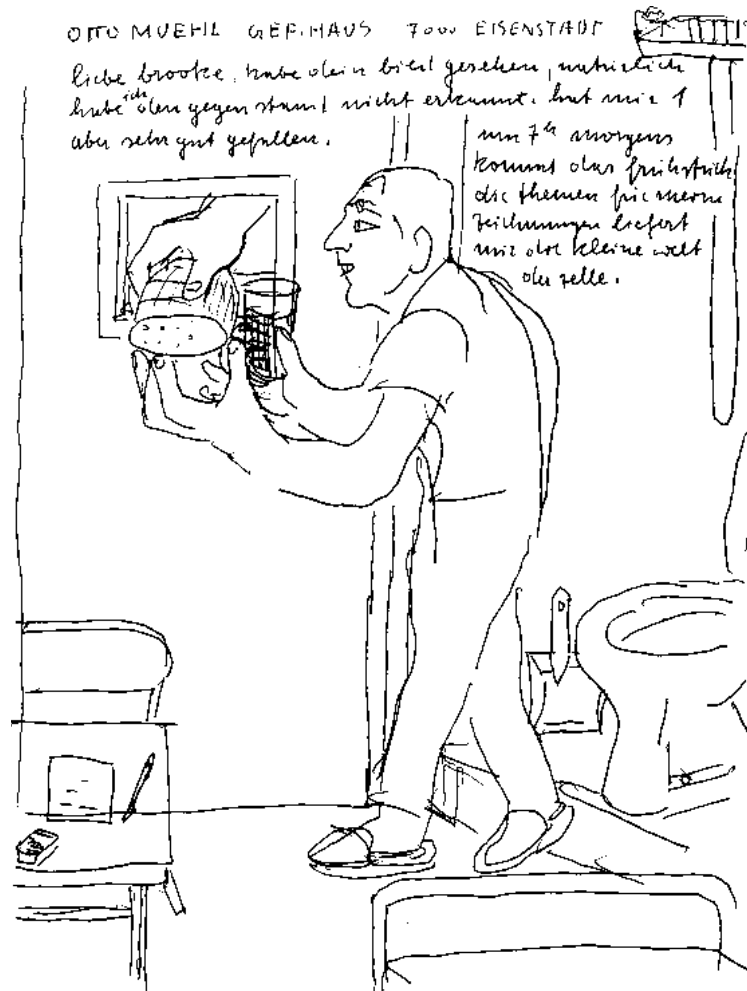


21.6.91

chère claudia,

je reçois à l'instant ta gentille lettre qui m'a beaucoup apporté. tu es la meilleure femme que j'aie jamais rencontrée. je t'aime, ne te fais pas de souci pour moi, je vais parfaitement bien. je suis très bien traité. je ne m'ennuie pas, j'écris sans arrêt. je considère ma vie ici comme un enfermement obligé, involontaire, où je me sers du temps. dommage que je n'aie pas pu recevoir les cigares, mais le tabac de cigarettes fait aussi l'affaire en cas de besoin, bien que les cigares inspirent davantage. quand je me mets à écrire après le repas du soir, j'oublie tout et entre presque en transe. l'art est bel et bien quelque chose pour chaque situation de la vie. je travaille à un livre sur la commune, je réfléchis à la façon dont je pourrais l'appeler, par exemple listen little man, en français : écoute petit homme. mais ça n'est qu'une idée en passant, je ne décris pas la genèse du groupe mais sa dissolution. écoute petit homme – qui fait référence à wilhelm reich, est peut-être un petit peu trop présomptueux, mais cela ne m'incombe pas entièrement. le simple lit en fer dans la cellule, un matelas en mousse ordinaire sur une épaisse planche d'aggloméré, on y est mieux que sur nos matelas de luxe. la nourriture est excellente ici, je ne mange pas trop pour ne pas devenir trop gras, je fais de l'exercice trois fois par jour et chaque jour, je me promène une heure avec les autres détenus au soleil. aujourd'hui je vais chez le médecin et on m'accordera peut-être une deuxième heure l'après-midi, alors je serai sans doute davantage à l'extérieur que je ne l'étais à friedrichshof. j'ai la radio dans la cellule mais je ne l'allume pas parce que je ne veux pas me laisser distraire de l'écriture. au fait, tu pourrais te servir de ma pièce comme chambre. le matin, il n'y fait pas aussi clair ni aussi chaud. s'il te plaît, occupe-toi de mes tableaux et des histoires d'argent. la caisse n'est pas fermée à clé, la clé est sur mon trousseau. en ce qui concerne l'achat des tableaux, traite avec théo. dans la cellule, j'ai de l'eau chaude, mardi, à la cantine je me procurerai du nescafé et m'achèterai du tabac. on se fournit là de tout ce dont on a besoin. une fois par semaine il y a la douche, peut-être quelqu'un pourrait-il m'apporter un blaireau, du savon à barbe, des lames et un rasoir. j'espère que j'aurai le droit de les prendre. la planche à dessin et les feuilles ne vont pas, mais je n'en ai pas besoin car je suis occupé à écrire. vous me manquez bien sûr beaucoup mais je me suis préparé à ce qui arrive.

plein de baisers à tous, je t'embrasse, ton otto.

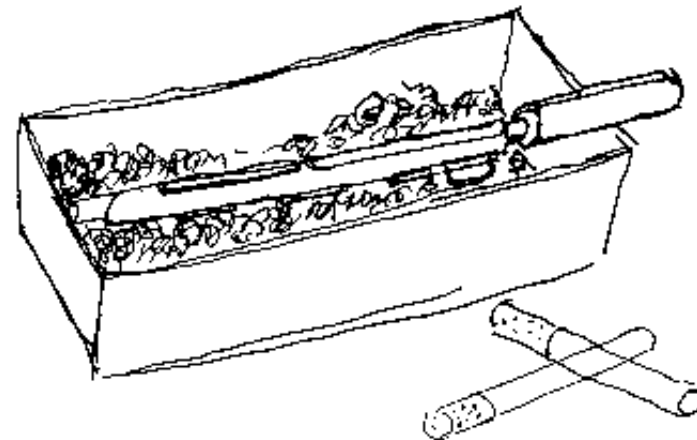


10.8.91

chère brooke, j'ai vu ton tableau<sup>1</sup>, naturellement je n'ai pas reconnu l'objet. mais ça m'a beaucoup plu.

à 7h du matin le petit déjeuner arrive, le petit monde de la cellule me fournit les thèmes de mes dessins.

je vois avec grande satisfaction le temps s'écouler jour après jour. comment dit-on en latin : « mets à profit le jour présent ». je crois qu'en art, chacun peut et doit partir de soi et de son environnement le plus proche. premièrement, de son énergie, ce serait le côté abstrait. deuxièmement, de son environnement le plus proche, ça, c'est le côté graphique, figuratif. la peinture tend à l'abstrait. cézanne s'est situé dans le domaine de la couleur (peinture) et du dessin. il a aussi essayé de lier les deux dans le tableau. ça, ce fut son problème. la chambre de van gogh est un bel exemple d'une façon plus graphique de mettre en forme son monde ambiant. ses portraits relèvent de la même logique et à vrai dire, les paysages autour d'arles aussi. cela m'étonne que tu n'aies pas introduit ta chambre et surtout wenzl dans tes tableaux. à la visite, wenzl a été absolument épatant, très vivant et chaleureux. dommage que ça n'ait pas été une visite au parloir sans dispositif de séparation, tu dois absolument rattraper ça. je suis en train de lire aldous huxley : l'île. un roman utopique sur la commune. on aurait dû le lire plus tôt. j'espère te revoir bientôt ainsi que wenzl, je te serre dans mes bras, baisers, ton otto.



24.8.91

chère danièle,  
merci pour ton michel-ange, c'est un véritable fétichiste du muscle. schwarze-  
negger l'aurait mis en joie. mais justement, ce n'était pas un peintre de l'anato-  
mie comme les peintres du début de la renaissance et même ses  
contemporains, car lui, avec les muscles, il a fait du rythme. je suis enthousi-  
asme. comparé à ces titans de l'expression, l'ensemble de l'évolution de l'art  
depuis l'impressionnisme me paraît le fait de nains rusés – sans parler de  
quelques exceptions, des escroqueries d'intellectuels impuissants. je crois que  
le renoncement à l'objet comme moyen de représentation a rendu l'art insigni-  
fiant.

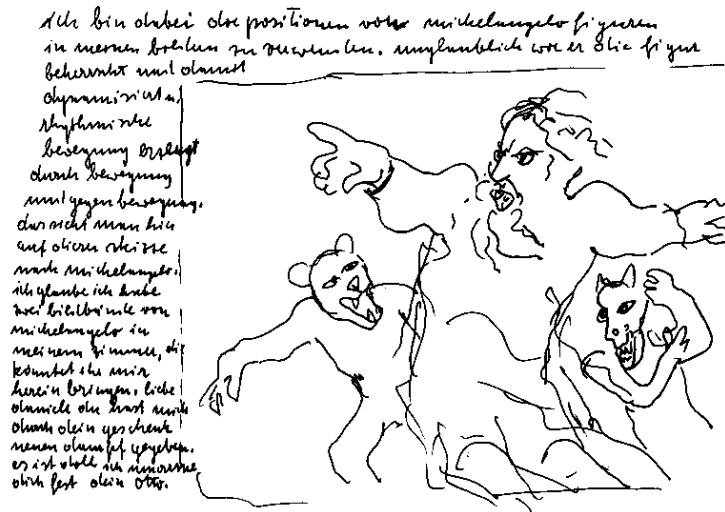
en ce moment, j'utilise les positions des personnages de michel-ange dans mes  
tableaux. incroyable, la façon dont il domine le personnage et s'en sert pour  
créer du dynamisme et du rythme et du mouvement grâce au mouvement et au  
contre-mouvement. on le voit ici sur cette esquisse d'après michel-ange. je crois  
que j'ai deux albums de michel-ange dans ma chambre, vous pourriez me les  
apporter. chère danièle, en m'offrant ce cadeau, tu m'as donné un nouvel élan.  
c'est formidable je te serre fort dans mes bras, ton otto.



24.8.91

liebe danièle

chambre für ein michelangelo, er ist ein  
echter muskel fétichist. mit  
schwarzen negger hätte er sich  
gehabt. aber... er war eben kein  
anatomie maler wie die muskel  
frührenaissance maler sind. seine  
figuren sind nicht so muskulös, sondern  
er hat mit den muskeln rhythmus  
gemacht. ich bin begeistert. aber  
glaube mir, ich werde dir immer  
ausdrücken, wie ich mich die  
gerade kunst entwicklung seit  
den impressionisten, besonders  
von ein paar amerikanischen  
intellektuellen wie schopenhauer,  
wobei ich mich für die  
ich glaube die versicht auf die  
gegenstand als mittel zur darstellung  
hat die kunst befeuert und gerettet



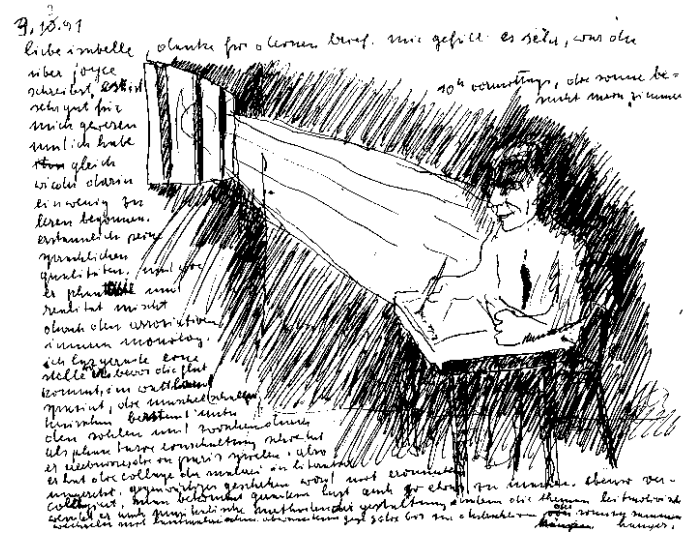
ich bin dabei die positionen von michelangelo für  
in meinen bildern zu verwenden. umplumblich wie er die  
beherzigt und darstellt  
dynamismus  
rhythmus  
bewegung bringt  
durch bewegung  
mit gegenbewegung.  
das ist mir hier  
auf einem bild  
von michelangelo.  
ich glaube ich habe  
mit bildern wie von  
michelangelo in  
meiner bildwelt, die  
bewegung ist mir  
hier in bildern. liebe  
danièle die hast mich  
durch diese art  
michelangelo  
er ist wohl ein  
obwohl ich mich  
obwohl ich mich

25.8.91

chère isabelle, la lettre que tu m'as écrite commençait par les mots : « aujourd-  
d'hui, c'est dimanche, je passe l'après-midi avec toi. » j'écris la même phrase  
maintenant, car aujourd'hui, c'est aussi dimanche et c'est l'après-midi, juste une  
semaine plus tard. le soleil brille à travers la fenêtre, les barreaux en béton des-  
sinent un motif sur la couverture grise du lit et au mur, qui est peint dans un ton  
agréable et clair d'ocre doré. donc, très bonne ambiance. dehors, j'entends pas-  
ser un avion, le ciel entre les barreaux en béton est bleu, avec quelques nuages  
blancs d'été. devant moi il y a un verre de cacao, comme tous les dimanches,  
j'y mets toujours une cuillère de nescafé, c'est très bon, à côté, un verre d'eau  
où j'ai pressé un citron. à midi il y avait des escalopes de bœuf avec du riz  
+ salade de tomates. dans le riz, j'ai coupé une gousse d'ail.  
ma chemise bleu-vert est posée sur le lit, à côté. je l'ai lavée récemment. j'aime  
cette chemise, tissu agréable et couleur unie. écrire des lettres est très impor-  
tant, c'est comme si je bavardais avec toi. je crois que quand des êtres s'enten-  
dent bien, ça n'a pas grand-chose à voir avec l'éducation et la formation. cela a  
des causes génétiques.



chère isabelle,  
 10h du matin, le soleil inonde ma « chambre ».  
 merci pour ta lettre. ce que tu écris sur joyce me plaît beaucoup. cela m'a fait beaucoup de bien et je me suis immédiatement remis à en lire un peu. étonnant, ses qualités lexicales et la façon dont il mélange imagination et réalité par un monologue intérieur qui procède par associations. je viens de lire un endroit où il se promène sur la grève avant que la marée ne la recouvre, les coquillages crissent quand il les broie sous ses semelles et dans le même temps, il dépeint, inclusions de l'imaginaire, des événements qui se passent à paris. il a donc transporté le collage de la peinture en littérature. ce qui se passe au présent est collé à ce qui est souvenir. on ressent presque du plaisir à faire aussi ce genre de choses. de la même façon, il utilise aussi des méthodes musicales de mise en forme en faisant alterner les thèmes, tels des leitmotive, avec des variations pittoresques qui aboutissent à la destruction du contexte signifiant.



dans ulysse, joyce décrit un chien qui court dans les dunes, en adoptant presque le style de l'odyssée d'homère. en fin de compte, son thème, c'est aussi cela. le chien lui-même, il l'a emprunté au faust de goethe. première partie, promenade pascal. je cite d'ulyssse : « le cri le ramena en chien couchant vers son maître qui d'un coup mol de son pied déchaussé l'envoya sans grand mal dinger l'échine basse au-delà d'une langue de sable. puis furtif il s'en revint en décrivant une courbe. il ne me voit pas. longeant le bord de la digue, l'allure vague, il baguenaude, flaire une roche et levant une patte crispée, la compisse. puis le voilà qui trotte droit devant, lève encore la patte de derrière, et derechef un jet bref contre une roche inflairée. les simples plaisirs du pauvre. puis ses pattes de derrière dispersent le sable ; puis ses pattes de devant patrouillent et fouissent. quelque chose qu'il a enterré là, sa grand-mère. il fouge le sable, patrouille et fuit, s'arrête pour écouter le vent, fait voler de nouveau le sable avec des ongles frénétiques, s'arrête court, un léopard, une panthère. produit adultérin, un rapace déchiquetant le cadavre<sup>2</sup>. »

[otto muehl fait ici référence à la traduction allemande d'ulyssse chez suhrkamp, 1956, p. 54 et suivantes pour ce passage<sup>3</sup>.]

ta lettre de la dernière visite de jeudi vient d'arriver. revenons-en à joyce, c'est sûrement le plus grand écrivain du siècle. si tu lis le texte du chien, tu remarqueras que l'hexamètre d'homère résonne dans le rythme de la langue : der ruf – brachte ihn lauend zurück ein stumpfer schuhloser (« le cri le ramena en chien couchant [...] qui d'un coup mol de son pied déchaussé ») : anapeste, rythme du vers à trois syllabes u u – (brève, brève, longue) et dactyle – u u (longue, brève, brève) alternent avec l'iambe (u –) et le trochée (– u), mais le tout mélangé de façon très lâche. joyce était très érudit et calé en littérature. quand on veut faire de la littérature, on doit avoir du métier. on doit avoir étudié son médium. on ne peut pas compter que sur sa bonne volonté. je suis calé pour ce qui est du médium peinture, certes, mais en littérature, je suis un dilettante. j'essaie au moins de saisir de quoi il est question. essaie par exemple d'analyser le texte avec le chien. j'observe la façon dont la phrase est formée, les mots et leur signification, les effets d'étrangeté, les omissions, etc. le changement constant des thèmes, liés les uns aux autres non pas du point de vue du sens, mais de celui de la musique, de l'atmosphère, est déconcertant pour un lecteur



qui y cherche la logique normale d'une suite d'événements. joyce construit un texte à la façon d'un collage, comme une pièce de musique, la relation est formelle. on pourrait qualifier cette sorte de mise en forme d'abstraite. on ne peut pas lire ulysses comme un polar, d'un seul trait. il y manque le fil rouge des événements. on ne peut le comparer à un roman d'action mais plutôt à un tapis tissé avec art. comme un tableau de cézanne. il ne s'y passe rien non plus, comme par exemple chez michel-ange avec les personnages qui bougent de façon dramatique. l'événement suit son cours de façon formelle. le mouvement des formes et des couleurs et leurs sonorités. et maintenant nous en voilà au problème du figuratif. plus exactement, chaque œuvre d'art est figurative, ce qui signifie qu'elle fait référence à un objet. le chien chez joyce n'est pas un chien ordinaire. dans faust, goethe dit : voilà, c'est le fin mot de l'histoire, c'est-à-dire le diable, et chez joyce c'est une image de l'être humain : « quelque chose qu'il a enterré là, sa grand-mère. »

ensuite, le jeu de mots : « un léopard, une panthère. produit adultérin » avec les derniers mots, joyce fait référence au fait qu'il s'agit d'un « bâtard ». un croisement de hasard.

7h22 du soir. ai « gaspillé » beaucoup de temps avec un tableau. revenons-en à joyce. la cohérence d'ulysses ne résulte que de certaines personnes qui apparaissent sans arrêt, de l'environnement dans lequel elles sont insérées, et du temps. sinon, tout est imagination, idées, pensées, tout ce qui est tissé dans la trame de ce réseau de réalité, retours en arrière, enchaînements, comme dans un film. des conversations qu'il a saisies au vol n'importe où sont insérées en collage. bribes d'un article de journal, publicité, discussion sur la fièvre aphteuse, élément historique, etc. même de petits récits. un peu comme goethe, par exemple dans wilhelm meister, il y a tout fourré, des petits déchets littéraires, des choses en partie inachevées, commencées et laissées en plan, des poèmes qui n'étaient pas encore publiés. c'est l'ensemble des résidus de sa production littéraire qui a donc été introduit dans ce roman, en collage. de mauvaises langues prétendent qu'il voulait sortir un tome de plus pour obtenir plus d'argent de son éditeur. mais finalement, tout cela n'a aucune importance, un roman est né de cela, qui a inspiré joyce du point de vue de la méthode. seulement, chez goethe, c'est autre chose, voilà quelqu'un qui se met tout d'un coup à raconter une histoire et cela donne toute une nouvelle, tandis que joyce n'a plus besoin de ce genre de prétextes et travaille avec le monologue intérieur, alternant sans cesse événements réels et associations de ses personnages, et faisant cela, il peut faire de grandes digressions sans les déclarer comme imaginaires, si bien que

réel et imaginaire, réalités équivalentes, butent l'un contre l'autre. alors, essaie quelque chose de semblable. décris ton quotidien et mêles-y tes inventions, tes souvenirs. raconte en même temps ton évolution depuis l'enfance. fais surgir brusquement dans la réalité des personnages que tu as un jour connus, vus ou entendus parler. observe les gens dans l'entreprise et insère-les dans ton film. ensuite, il te faudra un « héros » ou une « héroïne ». cela doit être une figure sans éclat. maintenant, j'arrête avec ça. non, quand même, quelque chose encore. décris le quotidien, quelqu'un qui pèle une pomme, des enfants qui jouent, ce que dit quelqu'un et quels gestes il fait en même temps, n'oublie pas la chair de la réalité. joyce décrit de façon savoureuse par exemple bloom en train de se faire cuire un rognon un matin, tandis que son chat lui tourne autour. il lui parle, décrit la cruauté de ce cher petit chat, et les souris ne poussent pas des cris aigus quand il les tue. sans doute aiment-elles ça, pense bloom pendant que le rognon grésille dans la poêle cabossée. décrire la réalité de façon si pénétrante, joyce l'a sûrement appris d'homère. de la tension entre mental et observation intensive de la réalité résulte l'intensité de ce roman. je remarque avec étonnement que cette lettre a enflé jusqu'à cinq pages. tu m'as attiré dans ce borbier littéraire avec joyce et maintenant il faut que je voie comment en sortir. ça continue : parce que ce n'est pas un roman au sens courant du terme, ulysse n'a pas non plus de fin au sens d'une description d'événements. le roman se termine avec la fin du jour, le 16 juin. la nuit, la femme de bloom, molly, assise à la fenêtre, monologue, durant 30 pages je crois, elle jacasse comme ça, sans ponctuation. et moi aussi, je vais dormir maintenant. l'heure a tourné, il est 8h47. je viens de regarder la pendule. je croyais qu'il était déjà 9h47. donc, j'ai encore une heure devant moi. à 10h, la lumière s'éteint. pour conclure, je reviens à la peinture. dans mon dernier tableau j'ai mélangé de la craie grasse à de la cendre de cigare. j'ai d'abord peint complètement le tableau. puis j'ai vidé le cendrier dessus et j'ai frotté avec une boîte de sardines pour faire rentrer la cendre dans la craie. j'ai pris le balai et j'ai enlevé celle qui ne s'était pas mélangée à la craie. le frottement avec la cendre avait créé des structures intéressantes. tout d'un coup, le tableau y avait gagné de l'atmosphère. faire des actions avec de la matière paraît inné. seulement dessiner ne me suffit pas. avec l'action, on va au-delà de l'esthétique, vers un message plus fort.

4.9.91

voici encore un autoportrait rapide devant le miroir, une petite grimace quand je

relève les coins des lèvres, cela fait un peu gonfler les joues comme quand on souffle dans une trompette. dessiner, c'est comme danser un ballet. peindre, en revanche, c'est comme labourer, retourner la terre et piocher. je cite joyce : « il fouge le sable, patrouille et fouit, s'arrête pour écouter le vent, fait voler de nouveau le sable avec des ongles frénétiques, s'arrête court, un léopard, une panthère. produit adultérin, un rapace déchiquetant le cadavre. » eh bien, c'est la peinture.

tu te fais du souci sur la façon dont tu évolues. tu peux avoir confiance, c'est inné. donc, aies confiance en toi. je pense que tu fais tout bien, et le but en découlera de lui-même. bye bye ma chérie. ta lettre m'a inspiré, comme tu vois, bye bye ma chérie et plein de baisers. ton otto.

7.9.91

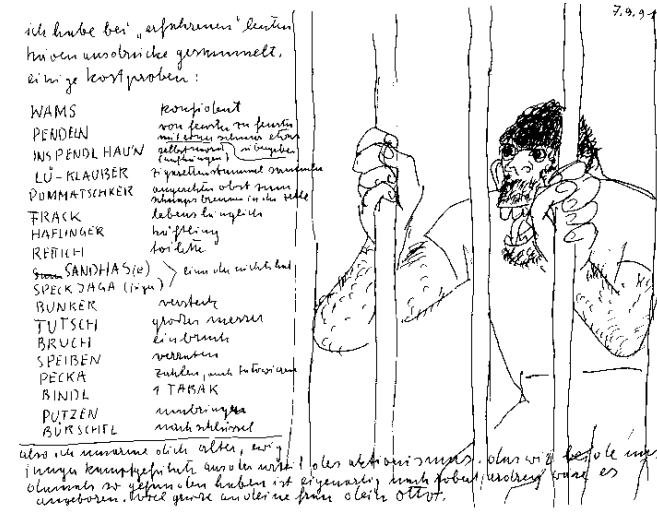
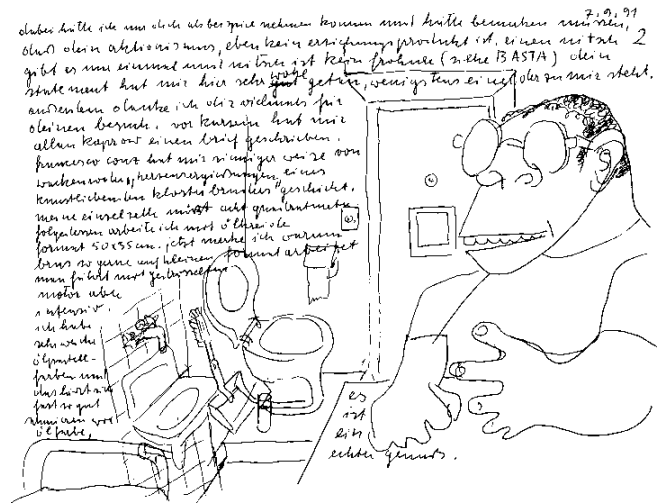
cher hermann, c'est samedi aujourd'hui et c'est très calme ici à la prison. je peins et dessine beaucoup et écris quantité de lettres. j'ai aussi une bonne provision de livres. ma cellule ressemble à peu près à ce qu'il y a sur l'image. j'ai une galerie de dessins d'enfants ici. les portraits de style babouin m'ont été inspirés par le livre de robert ardrey la loi naturelle. une enquête personnelle pour un vrai contrat social ça fait déjà la deuxième fois que je le lis. un livre extraordinaire. ardrey est anthropologue. si j'avais lu le livre plus tôt, la commune aurait sans doute suivi un autre chemin. en effet, j'avais cru naïvement que tous les hommes étaient pareillement bons, pareillement doués et que seule l'éducation était responsable de tout. là, il aurait dû me suffire de te prendre comme exemple pour remarquer que ton actionnisme n'est justement pas un produit de l'éducation. il n'y a qu'un nitsch et nitsch n'est pas frohner (cf. basta\*), ta déclaration m'a fait beaucoup de bien, au moins un qui est de mon côté. par ailleurs, je te remercie mille fois de ta visite. récemment, allan kaprow m'a écrit une lettre. francesco conz m'a judicieusement envoyé, de wackenroder, herzensergiessungen eines kunstliebenden klosterbruders (effusions sentimentales d'un frère convers aimant l'art). ma cellule individuelle mesure huit mètres carrés. du coup, je travaille à la craie grasse, dans un format de 50 x 35 cm. maintenant, je comprends pourquoi brus aime tant travailler sur petit format, on avance avec le moteur au ralenti, mais intensivement. j'ai des couleurs de craies grasses très douces et on peut les étaler presque aussi bien que la peinture à l'huile, c'est un véritable plaisir.

j'ai collectionné auprès de gens « expérimentés » des expressions de prison.

quelques échantillons<sup>5</sup> :

- balance délateur
- faire le yoyo faire passer quelque chose
- d'une fenêtre à l'autre avec une corde
- ramasseur de mégots ramasseur de mégots
- être gerbé à perpète être condamné à perpétuité
- radis noir aumônier des prisons
- les sables les cellules de la prison
- faire un lièvre voler, piquer
- manger du lard dénoncer
- le plan la cachette
- casse effraction
- vomir juger, condamner
- picorer voler
- petit paquet tabac
- nettoyer tuer

je t'embrasse, cher vieux (mais éternellement jeune) compagnon de combat du tout début de l'actionnisme. qu'on ait pu se trouver tous les deux à l'époque, c'est extraordinaire. d'après robert ardrey, ce serait inné.







ticulièrement en toi, c'est que tu défends tes idées et tes jugements de façon radicale, même s'ils se retournent contre toi, en un mot, tu ne recherches pas la facilité et tu es intègre dans ton jugement, c'est ce que tu as écrit sur le fait de filmer qui me le fait penser.

ce qui te manque peut-être encore, c'est de la confiance en toi, et en cela, je veux te soutenir. me voilà devenir pathétique, citant goethe : « celui qui s'efforce d'aller de l'avant, nous le sauverons. » fin de la citation.

chaque jour, je fais des dessins devant le miroir, que j'utilise ensuite pour des tableaux. je suis mon meilleur modèle. aujourd'hui, pourtant, j'en ai trouvé un encore meilleur, c'est l'homme de glace des alpes de l'ötztal, dessiné par deix. je vais en faire un tableau.

à en croire ton esquisse, tu t'es beaucoup investie dans ce tableau de personnages. au niveau formel, il est difficile de maîtriser plusieurs personnages en action dans un tableau, cézanne s'y est déjà cassé le nez avec ses « baigneuses ». il est plus facile de maîtriser le narratif avec le dessin. la peinture semble inappropriée à cet égard. mais je ne veux pas t'enlever cette idée de la tête. en tout cas, en le faisant, tu expérimenteras et apprendras quelque chose. herbert m'a écrit que michel-ange, interrogé par un jeune artiste qui lui demandait comment il pourrait progresser en art, lui dit qu'il lui donnait 3 conseils importants : 1°, dessiner ; 2°, dessiner ; 3°, dessiner. chaque jour, quoi qu'il arrive, je fais au moins trois autoportraits devant le miroir, en faisant des grimaces<sup>6</sup>, pour dessiner.

9.10.91, le matin

je trouve ça bien, que tu ne prennes pas part aux scènes de discussion entre familles<sup>7</sup>, je trouve ça presque ridicule, qui sont les serbes, qui sont les croates ? il semble toujours y avoir là derrière la fiction d'une « yougoslavie » commune. que chacun émette sa propre monnaie et on aura de bonnes relations de voisinage. en suisse, finalement, des italiens, des français et des allemands vivent bien en paix. bye bye à toi, la « femme en feu » qui en plus, a été mordue. tiens bon, bye bye ma chérie, tu es super, baiser, baiser, ton otto.

16.11.91 à claudia muehl,  
maison d'arrêt wiener neustadt

chère claudia,  
je suis choqué au plus haut point de ton arrestation. comment les enfants l'ont-ils

pris ? la pauvre emese. je trouve ça inhumain. comment attila a-t-il réagi ? que va dire lili quand elle va rentrer de londres ? s'il te plaît, écris-moi sur tout ça. j'espère quand même que tu sortiras bientôt. d'après ce que j'ai appris en lisant le journal, tu as été arrêtée pour risque de délit de fuite. où pouvais-tu bien t'enfuir avec les trois enfants ? et en plus, lili est handicapée physique. un prisonnier ici, qui t'avait vue parfois à la visite, m'a dit : « si c'était arrivé à ma femme, la pauvre petite, mais sois tranquille, ta femme, claudia, elle a du caractère, elle va encaisser ça. » réfléchis (ça va t'aider), ce n'est pas une mince expérience que de découvrir la vie et le monde de ce côté-ci aussi. je suis persuadé que tu vas utiliser ce temps pour toi de façon créative. ne désespère pas, les premiers jours sont peut-être durs, mais on finit par s'habituer à tout. je suis fier de toi et je t'aime. nos ennemis ont maintenant réussi ce dont ils n'avaient cessé de nous menacer. tiens bon, pour toi, et pour moi aussi, c'est un défi et il nous faut le relever positivement. nous ne nous laisserons pas entraîner à la haine, j'ai pitié de tous ceux qui veulent absolument faire de nous des martyrs. cela ouvrira les yeux à beaucoup de ceux qui nous ont rejetés jusqu'ici. malgré tout, j'ai fait plusieurs tableaux ici qui traitent à fond le chiffre 7. un chiffre magique, d'ailleurs, la böse sieben<sup>8</sup> mais aussi les sept merveilles du monde, les sept années maigres, et les sept grasses. la prison deviendra-t-elle mon arles ? bien que je sois bien éloigné du déséquilibre psychique de van gogh, la détention est pour moi une cloche à plongeur avec laquelle je descends dans la profondeur du sentiment et qui me rend capable de transformer en tableaux ce que je sens et ce que je vis. personne ne fait ça volontairement, la production culturelle s'obtient à l'arrachée à partir de la résistance de la réalité, de l'échec. et ce qui compte plus encore pour mon identité, c'est toi, parce que tu m'aimes et que je t'aime. parce que cela manquait à vincent, il a abandonné. et en plus, il y a les enfants : lili, atti et emese, alors, je dois dire que malgré la prison, je suis bien l'un des hommes les plus heureux qui soient. même si beaucoup de gens voient le diable en moi, je me considère comme un être bon et tu es avant tout pour moi un être dont la rencontre a donné un sens à ma vie. bye bye ma chérie. tiens bon, mets à profit le temps présent, je pense tout le temps à toi. je te serre dans mes bras et t'embrasse ton otto

on est samedi, demain je continue à écrire.

chère brooke,

24/25.11.91

25.11.91  
 ein sehr interessantes und, ~~mit~~ mit dem man arbeiten über den  
 Ansehen, eine experimentell ist, hat bei ein Ansehen, ist aber ein  
 Ansehen, was die den nicht in die Ansehen ist und die Ansehen  
 als ein Ansehen von einem von die Arbeit.

Es die Brooke in die Ansehen, das  
 als Brief wurde weg geht.  
 ich versuche dich, bis in ein Ansehen  
 als in die



aujourd'hui, dimanche, j'ai encore beaucoup peint. je viens de relire ta lettre. je t'ai fait un dessin d'après ton dessin. en art, l'abstraction est le fait de renoncer à se confronter à la réalité sociale. comme le monde consumériste d'aujourd'hui n'offre rien que des banalités, l'artiste sérieux qui ne veut pas se contenter de distractions refuse de les représenter. l'occupation matérielle du monde des choses par l'économie de marché libérale a changé le monde en produits consommables. le pop art a tenté d'intégrer dans le tableau les objets devenus marchandises et en est arrivé à cet étonnant constat : l'art et la publicité, c'est du pareil au même. duchamp était déjà arrivé à la conclusion qu'il n'y a plus d'art du tout. la réalité égale l'art. c'est le renoncement de l'artiste à se confronter à la réalité et surtout le renoncement à se confronter à lui-même. la fonction de l'objet en art est la possibilité de l'autoportrait, c'est là que je vois la mission de l'art. l'art inspiré par des idées abstraites, qui n'est donc que méthode, ne part pas du vécu de l'artiste, n'est qu'expérimentation, cet art-là ne dit rien, c'est du design et de la décoration. ce que je fais ici dans les tableaux n'est rien d'autre qu'un journal de ce dont je fais l'expérience.

chère brooke je m'arrête afin que la lettre puisse partir.  
 je te serre dans mes bras, baisers à wenzl ton otto.

19.12.91 à claudia muehl  
 maison d'arrêt de wiener neustadt

19.12.91  
 ein sehr interessantes und, ~~mit~~ mit dem man arbeiten über den  
 Ansehen, eine experimentell ist, hat bei ein Ansehen, ist aber ein  
 Ansehen, was die den nicht in die Ansehen ist und die Ansehen  
 als ein Ansehen von einem von die Arbeit.  
 Es die Brooke in die Ansehen, das  
 als Brief wurde weg geht.  
 ich versuche dich, bis in ein Ansehen  
 als in die



chère claudia, ma chérie, hello !  
 j'ai reçu la lettre que tu m'as écrite avant l'examen de la validité de ta détention. aujourd'hui, après le travail à la bibliothèque, j'ai eu une heure de promenade. il est maintenant 15h passées. ton dessin de chat est très bon, petit à petit tu acquiers un bon coup de crayon. en ce moment, à la radio, sur burgenland, il y a un reportage sur notre fête de Noël d'hier : « être enfermé, c'est frôler les limites », dit le reporter. la directrice de l'établissement pense qu'« à Noël, c'est particulièrement difficile pour les prisonniers ».  
 entre-temps, je suis allé faire du ping-pong et me revoici dans ma cellule. j'apprécie de pouvoir être seul car j'ai suffisamment de contacts dans la journée. en tout cas, la direction de l'établissement est très bien ici. quand on remplit certaines conditions préalables d'équilibre psychique, on peut très bien utiliser le temps passé ici pour sa formation continue.  
 ci-contre, l'esquisse d'une ascension. les gens qui regardent vers le ciel m'apparaissent comme ce que j'ai vu à la télévision quand la fusée américaine avec

la navette spatiale a explosé. la façon enthousiaste dont ils ont suivi la fusée des yeux au début, et après, comment ils étaient incapables de croire à ce qu'ils voyaient là. en tout cas, il semble qu'il en est ainsi, que les voyages dans l'espace semblent remplacer des expériences religieuses.

et une autre ébauche : jésus marche sur l'eau. eh bien, qu'est-ce que tu penses de ce genre d'objectivité ? je pense qu'avec ça, je laisse derrière moi toute sorte de simple design, de soi-disant mise en forme. une ferme est belle pour la bonne raison qu'il s'agit là de solutions indispensables qui ont été dictées par l'usage et l'utilité et je pense que le thème, lui aussi, oblige à des solutions simples. quelque chose d'expressif doit être transmis. le thème dicte la forme et pas l'inverse. la forme résulte du contenu transmis. le thème inspire les formes et les méthodes. en fait, avec jésus, je représente l'homme « illuminé » et inspiré, créateur. l'ascension, le fait de marcher sur l'eau sont des apothéoses de la puissance créatrice. c'est ainsi que je vois jésus et pas comme être de souffrance et de résignation. il n'est pas mort pour délivrer mais son injonction s'exprime ainsi : sois créatif et délivre-toi toi-même de ta bêtise et de ton impuissance créative.

van gogh semble être le seul artiste à être parti d'une idée pour mettre en forme, et à avoir cherché les méthodes de mise en forme pour cette idée. cézanne, par exemple, n'avait absolument rien à dire. il cherchait la forme absolue. ses baigneuses reposent sur un concept ridicule, un souvenir infantile de scènes de baignades de son enfance. une sublimation de fantasmes sexuels. c'est pourquoi il a aussi échoué au niveau formel dans ces tableaux, parce que, partant de fantasmes pubertaires, il n'avait rien à faire partager. van gogh, lui, représente dans le paysage la glorification cosmogonique de la nature. depuis cézanne, l'art a pris le chemin du design. malevich, duchamp, warhol sont des fondamentalistes, des inventeurs de formes au service d'objectifs publicitaires. mon cœur, je termine, je viens de m'entretenir avec toi de façon très agréable et en même temps, j'ai esquissé quelques tableaux. tu m'inspires. mon moral va mieux et j'espère t'en faire profiter. je te serre très fort dans mes bras et ne te laisse plus. ton otto.

entretien du 19 décembre 1991  
à eisenstadt (au sujet de la série d'eisenstadt)

c'est la façade de la prison, des prisonniers vont se promener. c'est la vue qu'on

en a et les autres regardent à l'extérieur. et ici, on voit cette fumée. elle rappelle les « tableaux de matériaux avec cendre » (materialbilder<sup>9</sup>) que je faisais avant d'être arrêté. c'est un dessin à la craie grasse, j'ai pulvérisé de la cendre dessus, j'ai posé un papier et j'ai appuyé, la cendre colle à la craie qui est bien grasse. la fumée se glisse entre l'emprisonnement et la réalité, provoquant une certaine impression de désolation. un brouillard. le brouillard de l'être-enfermé est placé devant la réalité. le tableau fait presque l'effet d'un mondrian, abstrait, des carrés. seulement, ces rectangles veulent dire quelque chose, ce sont des cellules. en fait, cela ressemble à un poulailler avec seulement des pondeuses à l'intérieur. sans doute les prisonniers sont-ils domestiqués en poules. la différence, c'est que les prisonniers ne pondent pas d'œufs.

c'est l'aménagement intérieur de la cellule, les toilettes n'avaient pas de rideau. il est déjà arrivé que le surveillant entre alors que j'étais assis sur la cuvette. il me tendait une lettre. normalement, il ne restait pas, mais se retirait honteusement. il attendait que j'aie fini. c'était à peu près au début de mon incarcération. j'ai alors réfléchi à l'espace intérieur de la cellule. auparavant, je faisais un travail abstrait, des tableaux de matériaux (materialbilder). l'incarcération m'a obligé à peindre de façon figurative. des restes d'abstraction subsistent parfois là où le matériau signifie encore quelque chose. ici, il est déjà exclu, c'est la pelle à ordures sous le tuyau d'évacuation, le lavabo. le surveillant a une lettre, qu'est-ce qu'il y a en haut ? monsieur muehl. et il y a aussi quelque chose, le début d'une lettre. elle est posée comme ça, en effet. bien sûr, que des singes soient représentés, c'est symbolique. une sorte de zoo. imagination. comme une bête, prisonnière dans la cellule, le surveillant entre et lui jette un bout de viande. c'est une scène similaire, j'écris des lettres. aux murs sont accrochés des dessins d'enfants, qui m'avaient été envoyés. ici, c'est un calendrier, il a une forme bizarre. là, il y a encore la pelle à ordures, la balayette des toilettes, et en bas c'est quoi ?

un journal, je crois.

encore un nouvel angle de vue. là, c'est la couverture sur le fauteuil, la table, c'est vu davantage d'en dessous. même champ de thèmes que précédemment, on voit quelque chose de nouveau en haut, une radio, je n'avais pas d'autre place pour elle, une petite radio, je l'ai pendue au crochet où est aussi pendu le torchon. là, c'est un seau, un seau à ordures. là, c'est encore un dessin d'enfant, et derrière, la porte.

c'est un de mes thèmes favoris : la pelle à ordures. là aussi, du matériau a été

engagé. celle-là, je l'aime vraiment bien, je l'ai découverte, elle était en zinc, avec un air tout à fait prolétarien. je l'ai vraiment aimée, ce genre de choses, on n'en trouve plus dans le commerce. j'aurais vraiment aimé l'emporter. une pelle à ordures est là pour enlever la saleté. la justice est aussi une sorte de pelle à ordures, enlever les détritiques de la société, c'est un symbole de la propreté. en fait, la pelle à ordures est aussi une guillotine et une machine à exécution pour enlever la saleté. elle n'est donc pas aussi aimable et inoffensive que ça en a l'air comme ça, au contraire, c'est un instrument dangereux. c'est un tableau vraiment beau, à quoi ça te fait penser ?

... quand on est enfermé, on est comme brûlé.

non. je ne vois pas cela comme des flammes qui brûlent : c'est l'extase, l'illumination grâce à la solitude, comme un moine. saint augustin. (rires) je me suis senti moine à travers cela, à travers l'art, à travers la peinture. durant les premiers jours, j'ai peut-être été bouleversé, désespéré, peut-être, mais après, j'ai commencé à peindre et je suis entré dans une sorte d'extase heureuse, une illumination totale, de l'intérieur. c'est le feu ardent, c'est cela qui est exprimé, l'illumination dans la cellule, saint antoine ou saint otto.

ce tableau a été exposé par kurt kalb, les gens avaient les larmes aux yeux.

bien sûr, on peut également interpréter ça de façon négative, comme des flammes qui brûlent, qui calcinent, etc. c'est de l'énergie, grâce au resserrement interne, l'énergie se libère.

mais il n'y a que toi qui en sois capable.

oui, si on s'occupe. les autres ne reçoivent pas de l'énergie, mais des agressions, cela se transforme en dépressions. c'est la relation hégélienne du maître et du valet. les maîtres, les gardiens perdent de l'énergie, doivent toujours surveiller, qu'est-ce qu'il fait ? qu'est-ce qu'il fabrique ? il est fou. est-ce qu'il dort ? est-il encore seulement là ? ce sont les soucis des gardiens. le prisonnier peut être entièrement créatif, inventif, il parvient à l'extase. il peut être créatif s'il peut cela. c'est une association avec king kong. c'est le méchant, le totalement méchant. l'animal, le monstre, on ne doit jamais le laisser sortir, il fait aussitôt irruption chez les hommes en commettant des meurtres, en dévorant des enfants. la

grosse brute est bien là où elle est ! (rires) c'est à peu près la panique de la population à l'encontre de ceux qui sont là derrière.

c'est une belle séquence de la cellule. les volutes de la fumée de cigares. comme s'il était arraché de là, libéré.

la fumée, le cigare, l'esprit fuient, on ne peut les enchaîner, les enfermer, ils se cherchent un chemin à travers les grilles. les idées ne peuvent être attrapées ni enfermées. le tableau est inspiré de marcel duchamp. il y a un collage de lui, un photocollage où il tient une main comme ça, la main a la même position, et la fumée aussi s'en va, s'élève à la verticale, mais n'importe où. on ne voit pas non plus son visage à lui, rien que la main. il en devient plus net, un peu méprisant. c'est pratiquement abstrait, en tout. derrière, il n'y a que du matériau, de la cendre de cigarette et de la poussière de couleur, des restes de craie grasse, râpés par-dessus, de la craie râpée. quand on les presse ensuite contre le papier, tout reste dessus. et puis par-dessus, le 7. j'avais pas mal d'accès d'agressivité.

qu'est-ce que tu as pensé en entendant ton jugement ?

en fait, rien. mais bien sûr j'ai quand même été surpris parce qu'on disait que j'aurais deux années de conditionnelle. et tout d'un coup, il sort 7 ans. l'avocat était consterné lui aussi.

ce sont des agressions bouleversantes, un certain choc, j'étais presque comme paralysé.

cela ressemble à ce que les nazis faisaient aux juifs, de les marquer au fer rouge.

oui, comme une marque au fer rouge apposée sur la peau.

cela ressemble à une excursion. en réalité, c'est un paysage des îles canaries, el cabrito. je monte et j'erre sur les rochers, une réminiscence d'autrefois. c'est comme une petite musique de nuit, une rêverie. et le singe, de nouveau, est le symbole de l'enfermement.

à ton avis, dans quelle mesure l'artiste porte-t-il vraiment la responsabilité de son œuvre ? dans quelle mesure veut-il répandre une vision du monde et en

assumer la responsabilité ?

en voilà une question intelligente ! l'art est vraiment multiple, beaucoup de gens font de l'art pour des raisons complètement différentes. mais au bout du compte, c'est une mise au clair avec la réalité.

hier, j'ai lu les fleurs du mal de baudelaire. il m'a fait pitié. il est tellement dans le subjectif. bien sûr, j'ai lu la traduction allemande, je n'ai pas pu percevoir la virtuosité de la langue, bien sûr. mais je me suis dit : le pauvre type ! ses souffrances, son érotisme, son extase, complètement subjectifs, c'est un peu pénible, un pauvre fou. c'est arrivé que je peigne l'érotisme, mais ce n'est pas le mien. ce n'est pas vu de façon subjective, mais j'introduis l'érotisme comme arme contre un monde rétrograde. c'est une attitude agressive. j'ai beaucoup de succès, avec cet érotisme. du fait que j'ai par exemple l'interdiction de sortir des tableaux qui seraient soi-disant « pornographiques ». mais je ne fais pas de pornographie, je fais des représentations sexuelles, la représentation de la sexualité. bien sûr, c'est une sexualité qui est vraiment très gaie. par exemple, que quelqu'un tienne un œuf en équilibre sur son pénis, des œufs brouillés, symbole de fertilité. on pourrait dire aussi que je me moque de la sexualité ou que je plaisante avec. et cela, la plupart le supportent, mais les hommes, encore eux, non. je voudrais souligner encore une fois que ce n'est pas un besoin pour moi. ce que je peins n'a absolument rien à voir avec la pornographie, car c'est toujours la mise en forme d'une vision du monde. et la sexualité est un élément de cette mise en forme. les personnages par exemple : quelqu'un, en prison avec moi, pèse 140 kg. je m'en sers comme idéal masculin. ces derniers temps, les hommes – phettberg<sup>10</sup> aussi – ne sont plus ces sveltes adeptes du body-building et ne ressemblent pas non plus à schwarzenegger. je peins des obèses complètement amorphes. j'ai fait aussi des tableaux religieux comme ça. jésus n'est pas ce beau dieu, souffrant, dieu adolescent, mais c'est une masse de gras qui pend à la croix. ou bien saint sébastien est un sado-masochiste, un gros. c'est aussi l'une des armes des moyens de mise en forme.

qu'est-ce que la responsabilité ? dans quelle mesure l'artiste porte-t-il la responsabilité ? la responsabilité, hein ? il n'a rien fait, lui. il n'a tué personne. c'est tout sur le papier. bien sûr, il est responsable, tout au plus du gaspillage de matériau ou du papier s'il fait tout mal. mais vraiment, on ne peut pas lui demander des comptes, c'est ridicule. peut-on demander des comptes à shakespeare pour mettre autant de morts sur scène ou à cause d'hamlet, ou parce qu'ophelia doit se suicider ? doit-on lui demander des comptes ? c'est ce qu'on a fait pour

flaubert, madame bovary. et cela, sous prétexte qu'il donne une vision du monde parfaitement réaliste, quelque chose qui s'est vraiment passé en province. lui, il a décrit cela sans aucun préjugé. il était à l'avant, sans même parler de jugement moral, mais tout à fait dans l'esprit de son temps : comme scientifique. la science est sans préjugé. en médecine et partout. là, on peut même parler de sexualité et écrire dessus. à celui-là, on ne lui demandera pas de comptes sous prétexte de pornographie, mais on lui rendra hommage en tant que médecin. le scientifique en a le droit, mais l'artiste non. flaubert a osé, il a eu un procès. je décris bien ce qui se passe, mais aussi tous mes rêves ou idées ou fantasmes du dedans, sans me censurer. c'est un domaine d'investigation, tout ce qu'imagine ce genre d'être humain, ce genre d'artiste fou.

en Amérique, le metteur en scène de tueurs nés a été condamné pour avoir prôné la violence.

magnifique ! même whistler, qui peint des choses tellement atmosphériques, est passé devant un tribunal. ils voulaient envoyer cézanne en clinique à cause de la perspective, parce qu'il a supprimé la perspective.

lors de l'exposition de cézanne au salon des indépendants était placardée une affiche avec « visite interdite aux femmes enceintes ».

chez cézanne, on voit aussi cela par exemple : au début, il a peint de l'intérieur, ses idées. ça, il l'a abandonné pour passer à l'avant-garde formelle, à des machins expérimentaux. alors, il a peint de façon expérimentale au niveau formel. et cela, c'est presque une sorte de scientificité qui est typique du XIX<sup>e</sup> siècle. en même temps, c'est aussi le dénigrement de la réalité. voilà ce qu'a été le XIX<sup>e</sup> siècle, dominé par l'industrialisation, le colonialisme, l'impérialisme. ils ont fait de beaux paysages, des couleurs formelles, décomposées, ont fait de la recherche, comme les scientifiques.

et là, cézanne, d'une certaine façon, avait perdu, trahi quelque chose. au début, il a peint le meurtre et l'homicide et le viol, etc. le punch au rhum. il a abandonné ça. pendant qu'avec le colonialisme, les noirs étaient battus, exploités et éreintés, il a peint des natures mortes. pendant l'effroyable conquête de l'Afrique et l'asservissement des peuples, tous, ils n'ont rien eu d'autre à faire que de peindre des natures mortes.